



## PETIT COURRIER DES DAMES.

Modes, Littérature, Beaux-Arts, Théâtres.

Pour les conditions de l'abonnement, voir à la dernière page.

### MODES.

On parle de fêtes qui doivent être données la semaine prochaine : les uns disent dans un des grands hôtels du faubourg Saint-Germain, les autres au palais de l'Elysée. Pour quelque destination que ce soit, les robes de bal que nous avons vu préparer chez nos plus célèbres couturières sont ravissantes à voir par leur fraîcheur, leur élégance, et comme un parfum de retour au plaisir, qu'elles semblent faire renaître.

— Chez Camille<sup>1</sup>, c'étaient des robes de tulle à triples falbalas de dentelles relevés en festons tout autour par des bouquets de roses. Chez M<sup>me</sup> de Baisieux<sup>2</sup>, une délicieuse nouveauté, composée d'une robe de tulle

illusion, ornée de broderies en soie blanche plate. — Ces broderies formaient des colonnes, de légères fleurs et des feuillages de roseaux, s'élargissant graduellement depuis la ceinture jusqu'au bas de la jupe, où elle formait un bouquet. Les branches de ces bouquets s'étendaient de manière à rejoindre le second bouquet, pour former guirlande tout autour. — Cette première jupe, ainsi brodée, en laissait dépasser une de dessous également en tulle, et ayant une guirlande brodée au-dessus de l'ourlet. — La légèreté du tulle, le brillant argenté de la broderie, l'harmonie délicieuse des dessins répétés sur la berthe et au bas des manches, tout cela accompagné d'une coiffure formée de deux chutes de roses trémières entremêlées d'aiguillettes de diamants, formera une des plus séduisantes parures qu'on verra cet hiver.

<sup>1</sup> Rue Choiseul, 15. — <sup>2</sup> Rue Sainte-Anne, 44.

— Chez M<sup>me</sup> Dasse<sup>1</sup>, les gazes orientales, les étoffes brodées d'or et de perles, les fleurs, les plumes, tous les ornements les plus riches s'apprent à être façonnés en turbans, en coiffures *Haydée*, *catalanes*, *Nisida*, et maintes coiffures d'un luxe tout nouveau, d'une distinction et d'un goût qui feront rappeler le nom de M<sup>me</sup> Dasse dans tous les salons étrangers où l'élégance domine.

En attendant l'ouverture des salons de Paris, M<sup>me</sup> Dasse a des modes délicieuses et les plus simples pour les théâtres, les petites soirées, les toilettes de visites, et foule de ces ravissants petits bonnets de chez soi qui sont le cachet et le goût de la femme qui les porte, et du talent de l'artiste qui les crée.

— Puisque nous parlons visites, disons encore combien les redingotes de velours fermées sur la poitrine, à manches longues et collantes, simplement ouvertes sur le côté, sont adoptées généralement; le petit col, en point d'Angleterre, est soutenu par un de ces longs rubans étroits dont les bouts retombent jusqu'à la ceinture, et que l'on se hâte de porter avant qu'ils ne deviennent communs. Au bas des manches sont de grands bouillonnés de mousseline claire ou de tulle; on en porte beaucoup sur les manchettes à garniture.

— On voit de très-jolies redingotes de drap ornées sur le devant du jupon et du corsage de larges dessins arabesques, exécutés en velours si étroit que l'on dirait une broderie en relief; quelques unes de ces redingotes sont faites avec des corsages à basques, chaque basque entourée d'une broderie semblable à celle de la jupe. Cette mise négligée est charmante pour les jeunes femmes, et s'harmonise on ne peut mieux avec le chapeau de feutre gris ou blanc. Chapeau toujours joli, commode, et offrant une gracieuse recherche d'ornements qui le rendent très-distingué. — Aussi disons que leur principal mérite est dans la coupe, la légèreté, la finesse et les teintes charmantes qui appartiennent particulièrement aux chapeaux de la maison.

— Puisque nous en sommes aux chapeaux de promenade, disons ceux si jeu-

nes, si frais, si charmants, qui s'exécutent tous les jours dans les salons de M<sup>lle</sup> Desboroff<sup>1</sup>. Dans ces salons, réunion des femmes les plus distinguées de Paris, se voient nombre de petites capotes en satin rose ou blanc piqué, ornées de voilettes en point d'Angleterre ou de dentelle entremêlée de rubans, pour former l'ornement le plus simple et le plus léger. Ces capotes se portent beaucoup aux visites, et partagent la faveur de celles en velours doublées de satin et ornées d'une ruche de blonde, qui ont été faites charmantes chez Beau-dran<sup>2</sup>, et non moins charmantes chez M<sup>lle</sup> Desboroff. Du reste, le goût de cette jeune artiste et le succès de ses créations sont si bien appréciés dans tous les pays, que de brillantes commandes lui sont faites par de jeunes et élégantes princesses, qui ont emporté avec elles le souvenir de ces modes si bien faites pour être adoptées par tout ce qui est noble et distingué.

— Pour quelques élégantes grandes dames qui se disposent à revenir à Paris, la maison Gon<sup>3</sup> a reçu des commandes de pardessus en velours couleur scabieuse, entièrement doublés d'hermine, d'autres en velours gros bleu giroflée ou gros vert garni de zibeline, avec manchon pareil. Ce retour au luxe est d'un bon augure pour nos industries et nos plaisirs, et nous comprenons toutefois que la fourrure se ressente de ce premier bien-être; rien n'est plus riche et plus distingué, rien aussi n'est plus durable et plus solide.

— Rien de plus parfait, pour réunir les intérêts du luxe et de l'économie, que les grandes écharpes *demi-vraies* que nous avons vues chez Violard<sup>4</sup>. Le fond seul de l'écharpe en imitation est réuni si habilement à la haute bordure, qui est vraie, qu'il est impossible de ne pas s'y méprendre, et l'on y trouve surtout l'avantage d'une grande diminution de prix.

Parlons surtout des guimpes ou fichus montants, avec bouts de manches pareils, pour accompagner les redingotes ouvertes.

Les barbes *fonds* de bonnets à encadrement de dessin tout autour, et qui n'ont besoin que de se jeter sur une guirlande

<sup>1</sup> Rue Richelieu, 38.

<sup>1</sup> Rue Luxembourg, 35. — <sup>2</sup> Rue Neuve St-Augustin.  
— <sup>3</sup> Rue Vivienne, 18. — <sup>4</sup> Rue Choiseul, 2 bis.

de fleurs ou un tour de ruban pour former les coiffures les plus charmantes.

— Dans la mise d'une femme de bon goût, les accessoires sont plus que le principal; aussi la lingerie sera-t-elle toute-puissante dans nos modes. — M<sup>me</sup> Payan<sup>1</sup> comprend mieux que personne au monde ce bon goût, ce luxe charmant des manches de dentelles, des cols et des petits bonnets. La mode des petites roues reproduites en point de feston est d'une légèreté qui va admirablement aux petits bonnets et aux chemisettes de batiste. Quant aux lingerie classiques, à ses camisoles, à ses sur-touts de nuit, à ses sauts de lit et à ses peignoirs, leur recherche se reconnaît toujours dans tous les plus beaux trousseaux. Les jupons ne se portent plus que garnis de dentelles, de broderies ou de *piqûres*; on peut dire qu'ils sont devenus un des cachets des modes de l'époque. — C'est chose charmante à voir que la recherche des bas de jupon que les femmes laissent apercevoir lorsqu'en marchant elles sont obligées de soulever leur robe, — soulevée le plus souvent par *l'agrafe châtelaine* suspendue à leur ceinture, et dont l'usage devient de plus en plus général.

— Toujours, et de plus en plus aussi, les robes se soutiennent un peu courtes sur le devant; aussi la chaussure et la recherche des bas sont-elles redevenues plus que jamais un point important dans la toilette des femmes. Le bas est dans tous ses triomphes dans les promenades de l'hiver, où la cheville s'aperçoit si souvent. — Et quoi de plus parfait qu'un joli bas pour faire valoir un gracieux bas de jambe? — Quoi de plus parfait que les chaussures de Caux<sup>2</sup> pour rendre adorables les petits pieds des femmes de Paris?

#### EXPLICATION DE LA GRAVURE.

*Toilette de bal.* — 1<sup>o</sup> Robe en crêpe à trois volants de crêpe bordés d'un point d'Angleterre. — Cette dentelle surmontée de trois rouleaux de satin, posés sur le crêpe. Berthe du même genre. Sur la tête, une pointe en angleterre ornée d'une rose.

2<sup>o</sup> Double robe en tarlatane. — La robe

<sup>1</sup> Rue Vivienne, 15. — <sup>2</sup> Boulevard des Italiens, 11.

de dessus brodée d'une haute frange mousseuse. Corsage froncé en gerbe. *Coiffure Aurélie* formée d'un cordon de petites fleurs en velours.

#### LES ROBES A CHAINES.

*Chaines.* Voici une expression bien *rococotte*, renouvelée des genres Deshoullières et Dorat. — Depuis de longues années, qui eût osé prononcer ce mot parmi nous, et quel adepte en amours, quel étudiant faisant ses premières poésies eût risqué de parler de sa *chaîne* aux pieds d'une jolie femme, ou chanté dans ses vers des *chaines* de fleurs ou de jours ti-sés d'or?...

Et cependant voici aujourd'hui reparaitre des *chaines* avec tout le succès de la mode et du goût; chaînes légères et charmantes qui, sous leur soyeux éclat, leur diaphane légèreté, flottent sur les robes de bal d'une grande élégance, et dont les ondulations de leurs milliers d'anneaux révèlent le talent gracieux, distingué et piquant du nom à qui l'on doit cette création si neuve et si charmante.

Grâces soient donc rendues M<sup>me</sup> de Baisieux d'avoir jeté cette idée fraîche et brillante à travers les gravités momentanées de nos salons; et en attendant que les robes à *chaines* viennent y dominer dans toute la variété de leur élégance, félicitons surtout les belles étrangères pour lesquelles nous avons vu ces toilettes charmantes se façonner, cette semaine, dans les salons de M<sup>me</sup> de Baisieux.

Et que si l'on désire savoir à peu près l'aspect de cette fantaisie, si bien faite pour plaire, disons qu'elle se compose de robes de crêpe rose, bleu ou vert lumière, couvertes de volants à partir depuis la ceinture; au bord de ces volants, découpés en longs festons ondes, est suspendue une chaîne d'anneaux de soie de la couleur du crêpe, s'enchâssant l'un dans l'autre et laissant leur milieu au jour. Au bord de cette chaîne d'anneaux qui semblent suspendus dans l'air, est attachée une blonde légère formant volant, et assez haute pour recouvrir la partie du volant de crêpe placée en dessous. — Il résulte de cette combinaison que la robe entière est recouverte de chaînes d'anneaux serpentant tout autour de la

jupe, et de blonde voltigeant au bord, ce qui, au moindre mouvement, produit un effet fantastique et vraiment aérien. — La berthe et les petites manches du même style complètent la plus originale comme la plus élégante des parures que l'on verra cet hiver, et qui ferait à elle seule la réputation du nom de M<sup>me</sup> de Baisieux. s'il n'était déjà à son apogée dans les élégances parisiennes.

### LE CADRAN BLEU.

Il ne suffit pas de dire aux songes, aux amours : « Renaissez ! » pour qu'ils renaisent ; on ne peut ouvrir la région des ombres qu'avec le rameau d'or, et il faut une jeune main pour le cueillir.

CHATEAUBRIAND.

*Les dieux s'en vont ! les dieux s'en vont !* s'est-on bien des fois écrié depuis quelques années, à mesure que Paris se transforme et que, pour prendre sa physionomie nouvelle, il se dépouille un à un de ses vieux souvenirs, de ses prestiges, de ses traditions ; ainsi, a-t-on dit, — alors que, sous cette inexorable marée de moellons et de plâtras, on a vu disparaître les jardins pour laisser le terrain aux entrepreneurs de nouvelles rues et de nouveaux passages, — qu'on dut dire adieu à ces grands arbres, à ces ombrages séculaires qui avaient abrité nos pères, — alors que nos beaux vieux hôtels à cariatides et balcons sculptés se sont écroulés pour faire place à ces grandes casernes de carton-pierre à ornements de papier mâché ; — alors encore que les derniers vestiges des chefs-d'œuvre du moyen âge, tourelles et portails, pignons dentelés, escaliers à rampes fantastiques disparaissent aux flancs et aux façades de nos vieilles maisons, — et enfin qu'on allait même jusqu'à changer les noms de ces rues à souvenirs historiques, comme pour ne nous plus laisser souvenir qu'ici avait été tel logis ou tel cloître, que là avait été la demeure de tel homme illustre ou le théâtre de tel événement.

Il ne se passe pas de jour où, en consultant les livres de l'édilité parisienne, on ne constaterait l'engloutissement de quelque intéressant ou du moins de quelque piquant souvenir. Combien de quartiers trouvez-

vous en effet dans notre Paris, qui aient conservé leur physionomie ? Un seul, peut-être, la Place-Royale ; et encore a-t-on jugé à propos de lui enlever son vieux nom, son nom historique, pour l'appeler *place des Vosges*... Nous vous le disions, on ne respecte plus même les noms de l'histoire.

Ce quartier du Marais éprouve, du reste, une complète transformation du côté des boulevards ; la rue Basse — qui bordait ce rempart au pied duquel vinrent livrer bataille Condé et Turenne, cette rue qui a été labourée par le canon que la duchesse de Montpensier tirait de la Bastille, — disparaît aujourd'hui sous les nouvelles maisons. Les magnifiques avenues d'arbres s'abattent pour laisser le champ libre aux maçons. — Si bien qu'au prochain printemps il ne restera plus même trace de ce paisible asile où s'étaient réfugiés les derniers joueurs de bouchon et les baraques des saltimbanques, les femmes géantes, les sauvages apprivoisés et les crocodiles mélomanes.

Comme nous passions l'autre jour sur ce boulevard, et que nous allions arriver au boulevard du Temple, là où il nous reste du moins quelques théâtres qui ont su conserver la véritable tradition du bon vieux temps, — le bon vieux crime et l'éclat de rire, — nos regards sont tombés sur une maison dont le marteau a enlevé, à l'heure qu'il est, jusqu'aux dernières pierres. Il n'en restait déjà plus qu'une partie de la façade, sur laquelle on voyait entre chaque fenêtre des bas-reliefs mythologiques dans le goût des premières années de ce siècle.

— Les murs latéraux étaient démolis, et l'on voyait ainsi l'intérieur de la maison avec tous les détails de distribution de ses divers étages. — On eût dit un de ces décors où l'auteur, coupant, pour ainsi dire, la scène par tranches superposées vous fait assister aux différents drames d'une maison à plusieurs étages (Asmodée, dans le ballet du *Diable boiteux* de l'Opéra).

Nous pouvions ainsi contempler tout à notre aise un grand nombre de petits salons disposés à peu près uniformément : une petite cheminée imitant le marbre, des lambeaux de papier jaune ou verdâtre encore pendus aux murailles, avec un morceau de velours d'Utrecht, dernier débris



5 Janvier 1849.

Barroca

2404.

*Modes de Paris.*  
**Petit Courrier des Dames.**

Boulevard des Italiens, 1.

*Guirlande et fleurs des M<sup>me</sup> Cartier. Coiffures exécutées par Breupsin. Robe garnie de volants en tulle et dentelle et robe de tartatane garnie d'effilé par la M<sup>me</sup> Seymerie. Dentelle Violard. Eventail Duvalletoy. Corsets de M<sup>me</sup> Comançon. Vase Lahoche-Boin. Parfums Guerlain.*

Messrs. J. J. Fuller, 34, Rathbone Pl. Lond.



d'un modeste mobilier; en un mot, on reconnaissait qu'à l'intérieur comme à l'extérieur c'était là une de ces maisons qui ont vu s'écouler les années et toutes les fantaisies de la mode, sans vouloir toucher à leur *nature* première, comme ces vieillards qui restent debout dans leur sérénité avec toutes leurs habitudes, leur parler, leur costume, au milieu d'une société nouvelle qui s'est transformée.

Cette simple maison emportait pourtant avec elle une des plus illustres renommées de Paris! — Une célébrité européenne! Regardez en effet vers le milieu de la façade encore sur pied; remarquez ce petit cadran dont l'aiguille, disparaissant déjà sous la poussière, semble s'être arrêtée depuis un siècle; — c'est le CADRAN BLEU! LE CADRAN BLEU!... Dans quel joyeux récit du temps de l'empire ce nom ne figure-t-il pas? Il n'y avait pas de fin dîner, de souper *un peu gaillard*, sans le Cadran bleu! Nos armées se croisaient-elles sur un champ de bataille pour se séparer aussitôt et courir à de nouveaux périls, les officiers se donnaient rendez-vous, pour la fin de la campagne, au Cadran bleu. — Un tel rendez-vous s'échangeait au passage de la Bérésina, s'envoyait et s'acceptait de Cadix au Kremlin. — Lisez les mémoires intimes, et vous verrez ce nom revenir dans toutes les anecdotes un peu piquantes de ce temps-là. Que de souvenirs seraient évoqués si ces cabinets délabrés que nous voyons là tomber pièce à pièce, pouvaient tout à coup reparaître avec ceux qui y sont venus chercher le plaisir et la gaité entre les grands cataclysmes de l'épopée impériale! C'est qu'aussi c'était là la meilleure cuisine de Paris; toutes les primeurs étaient réservées pour le Cadran bleu; pour sa cave, les vins des meilleurs crus.

Cette renommée date du directoire et des premiers jours du consulat. — L'établissement fut dès lors installé avec tout le luxe et tout le confort de l'époque, et rien ne fut épargné pour y fixer la clientèle de la jeunesse dorée et des derniers *incroyables*. Le succès ne se fit pas attendre, et la renommée du Cadran bleu ne fit qu'augmenter avec l'empire: *un fin souper au Cadran bleu* était alors l'expression de la plus gastronomique et de la plus élé-

gante volupté. Notez que toujours il y avait marée fraîche, huîtres et toutes sortes de poissons, en ce temps où le mot de chemin de fer n'existait même pas, et où les flottes anglaises bloquaient toutes nos côtes.

Sous la Restauration, le Cadran bleu se maintint; mais déjà la vogue des grands cafés du Palais-Royal lui portait ombrage. — Pourtant, il ne perdit que peu de sa prospérité, tant est grande la force de l'habitude; et d'ailleurs la brillante génération de l'empire tenait, pour ainsi dire, à honneur de soutenir son vieux *temple de Bacchus*. — Au siècle précédent, on eût dit plus poétiquement le *cabaret*. Quelques chansonniers du Caveau adoptèrent aussi le Cadran bleu. — Une nouvelle ère d'abandon sonna avec la révolution de 1830. Vers cette époque, le luxe de l'ameublement fit invasion partout; les tapis de moquette, les flots de lumière, les lambris surchargés de peintures... le Cadran bleu ne voulut rien de tout cela, et persévéra dans sa simplicité un peu spartiate, simplicité, bien entendu, qu'il ne poussa pas jusqu'au brouet noir, car toujours sa cuisine resta succulente, délicate, *consciencieuse*. Cependant la foule oubliait le chemin du boulevard. — On ne voyait plus de jeunes visages sourieux et épanouis; on n'entendait plus dans les escaliers le cliquetis des sabres et des éperons se mêler aux refrains plus ou moins risqués; les hussards et les chevaliers légers s'étaient bien calmés depuis le temps!... ils venaient en modeste redingote à la propriétaire manger leur demi-solde. — Parfois encore un provincial arrivait jusque-là sur la foi d'un vaudeville de 1810; — ou même quelquefois un Parisien égaré dans les régions australes du boulevard... Telle était devenue, en dernier lieu, la clientèle du Cadran bleu, pendant que les *Frères Provençaux*, le *Rocher de Cancale*, le *Café de Paris*, le *Café Anglais*, et tant d'autres, offraient à leurs cuisiniers des engagements à rendre jaloux un ténor; — sans parler des magnificences de la Maison d'Or, — et des dîners à la campagne que les chemins de fer de Versailles et de Saint-Germain ont, en quelque sorte, transportés dans Paris.

La révolution de Février peut compter le *Cadran bleu* au nombre de ses premières vic-

times. Elle lui porta le dernier coup, et aujourd'hui, à l'heure où nous écrivons ces lignes, il ne reste plus même trace de la façade du cadran, où la veille encore on voyait son disque terni et ses heures effacées pour toujours. Et comme nous restions à contempler cette jeune ruine, que nous pensions à toute cette gaieté, à tout cet esprit, à toute cette bonne humeur qui s'était dépensée là, à cette génération d'hier, déjà si loin qu'elle prend déjà les proportions de la fable... nous entendîmes au milieu du bruit des marteaux la voix d'un ouvrier qui chantait insoucieusement, mais comme un singulier à-propos, ce vieux refrain de *Michel et Christine* :

Du haut des cieux, tu demeure dernière,  
Mon colonel, tu dois être content.

#### LES ARTISTES ET LES HONNEURS.

Le feuilletoniste de *la Réforme* a passé en revue, dans un de ses derniers feuilletons, les artistes qui ont été l'objet de distinctions honorifiques. Nous détachons de cette liste quelques détails curieux.

L'ordre de Saint-Michel n'a jamais compté que deux chevalières; elles appartiennent l'une et l'autre à l'Opéra :

M<sup>lle</sup> Quinault-Dufresne (Jeanne-Françoise); 1745.

M<sup>me</sup> Saint-Huberti (Henriette Clavel); 1790.

Un carosse du roi vient prendre M<sup>lle</sup> Le Maure, contatrice du même théâtre, et la conduit à Versailles, accompagnée par un gentilhomme de la chambre. En traversant Paris, M<sup>lle</sup> Le Maure s'écria : « Mon Dieu! que je voudrais être à une fenêtre pour me voir passer! » 1745.

En 1771, les entrepreneurs du Colysée, que l'on avait construit dans le faubourg Saint-Honoré pour donner des fêtes publiques, imaginèrent de faire chanter M<sup>lle</sup> Le Maure à leurs concerts. Cette héroïne du chant français, qui depuis vingt-huit ans avait quitté l'Opéra, se laissa tenter par des offres brillantes, et vint montrer aux amateurs sa belle voix de soixante-huit ans. Son organe était encore admirable, mais elle ne put exécuter qu'un seul air à chaque soirée. M<sup>lle</sup> Le Maure voulut encore être raitée en divinité, du moins en reine douai-

rière de l'Académie de Musique; deux files de serviteurs noblement harnachés la précédaient, et des suivantes ou demoiselles d'honneur, en grande toilette, l'accompagnaient quand elle faisait son entrée dans la salle immense du Colysée.

Les Marseillais fêtent sur mer et sur terre M<sup>me</sup> Saint-Huberti, le 10 août 1785. Après vingt-trois représentations courues avec une fureur toute provençale, la virtuose favorite reçut des hommages dignes d'une reine et plusieurs couronnes d'or d'un travail précieux. M<sup>me</sup> Saint-Huberti parut à cette fête vêtue d'un costume grec moderne de la plus grande richesse, donné par les dames grecques établies à Marseille.

En 1787, un officier d'artillerie, âgé de dix-huit ans, assistait avec la plus grande ferveur aux représentations que M<sup>me</sup> Saint-Huberti donnait à Marseille. On sait avec quelle sublimité de talent cette virtuose jouait et chantait le rôle de Didon. L'enthousiasme inspira les vers suivants au jeune guerrier :

Romains, qui vous vantez d'une illustre origine,  
Voyez d'où dépendait votre empire naissant :  
Didon n'eut pas de charme assez puissant  
Pour arrêter la fuite où son amant s'obstine ;  
Mais si l'autre Didon, ornement de ces lieux,  
Eût été reine de Carthage,  
Il eût, pour la servir, abandonné ses dieux,  
Et votre beau pays serait encor sauvage.

Vous relirez ces versicules quand je vous aurai dit qu'ils sont de Napoléon Bonaparte. Je puis vous garantir l'authenticité de cet opuscule sur l'assertion de Louis-Grégoire, de Marseille, ami de M<sup>me</sup> Saint-Huberti, secrétaire de la musique du premier consul.

« L'empereur des Français à l'auteur des *Bardes*, » telle est l'inscription gravée sur une magnifique tabatière en or que Napoléon fit remettre à Lesueur après le succès de cet opéra, en 1804.

Le célèbre chanteur Forst (Jean-Bernard), de Mies, en Bohême, refusa les lettres de noblesse que Joseph I<sup>er</sup>, empereur d'Allemagne, voulait lui donner. La virtuose accepta la pension de 300 florins qui lui fut proposée en échange. Si le souverain prétendit le gratifier d'un bienfait de valeur égale, il parait qu'il n'évaluait pas à très-haut prix ses lettres de noblesse, 1690. La voix de Forst était une basse profonde, si belle et si bien cultivée, d'une telle puissance, que ce même Joseph I<sup>er</sup> assura qu'il

payerait volontiers cent mille ducats une voix semblable, s'il pouvait l'acheter. Des Italiens de la chapelle impériale, jaloux des succès merveilleux de ce chanteur, l'empoisonnèrent. Forst n'en mourut pas, et quoiqu'il eût perdu l'étonnante sonorité de son organe, il n'en fut pas moins admiré, tant sa méthode était parfaite.

Rameau reçoit des lettres de noblesse, prélude nécessaire pour le rendre digne du cordon de Saint-Michel, que le roi lui destinait. Ce musicien se garde bien de faire enregistrer sa patente nobiliaire. Louis XV pense que Rameau ne veut pas déboursier les frais de chancellerie, et il lui fait proposer de se charger lui-même de cette dépense. « Que sa majesté veuille bien m'en remettre l'argent, je saurai l'employer d'une manière infiniment plus utile. A moi des lettres de noblesse ! *Castor et Dardanus* me les ont depuis longtemps paraphées. » Telle fut la réponse de ce musicien. Il était d'une franchise parfois brutale ; son refus pouvait devenir scandaleux ; on lui donna le cordon, bien que ses lettres de noblesse fussent restées caduques, faute d'enregistrement.

## THÉÂTRES.

### THÉÂTRE HISTORIQUE. — *Les Mystères de Londres.*

Tout le monde connaît *les Mystères de Londres*, ce roman si populaire de M. Paul Féval, qui fut comme le pendant des fameux *Mystères de Paris*.

M. Paul Féval a taillé, dans son vaste roman, ce grand drame en dix tableaux.

N'attendez pas ici l'analyse de cette action si abondante en péripéties et où se révèlent des caractères d'une si curieuse et si étrange nouveauté.

L'auteur a pris et arrangé pour la scène tout ce qui était susceptible d'un effet dramatique, et il y a pleinement réussi.

Le personnage de Rio Santo, ce chef de malfaiteurs qui veut délivrer l'Irlande, domine tout le drame ; il y est développé dans toute sa passion, son audace et son énergie.

A côté de cette physionomie bizarre, se groupent d'autres figures, le vieux Donnor et Bob Lanterne, ce curieux spécimen de bandit ; et Snail, ce joyeux apprenti du

crime ; et le docteur Moor, ce médecin qui suit la fortune de Rio Santo comme s'il était attaché à un prince, et Suzanna, ce cœur opiniâtre qui penche toujours vers ce magnifique amant qui la dédaigne ; et tant d'autres personnages qui, placés sur le second plan, ont encore leur cachet distinctif.

Nous ne raconterons pas les aventures singulières ou saisissantes qui jaillissent à chaque scène du drame, et qui nous promènent des plus somptueux palais aux plus infimes tavernes de Londres.

Toutes ces grandes scènes ont produit beaucoup d'effet. Vous ne sauriez imaginer rien de plus brillant pour la décoration et les costumes que cette présentation à la cour où se commet un vol de diamants, et en même temps rien de plus fantasque que cette taverne où nous assistons à un combat de coqs.

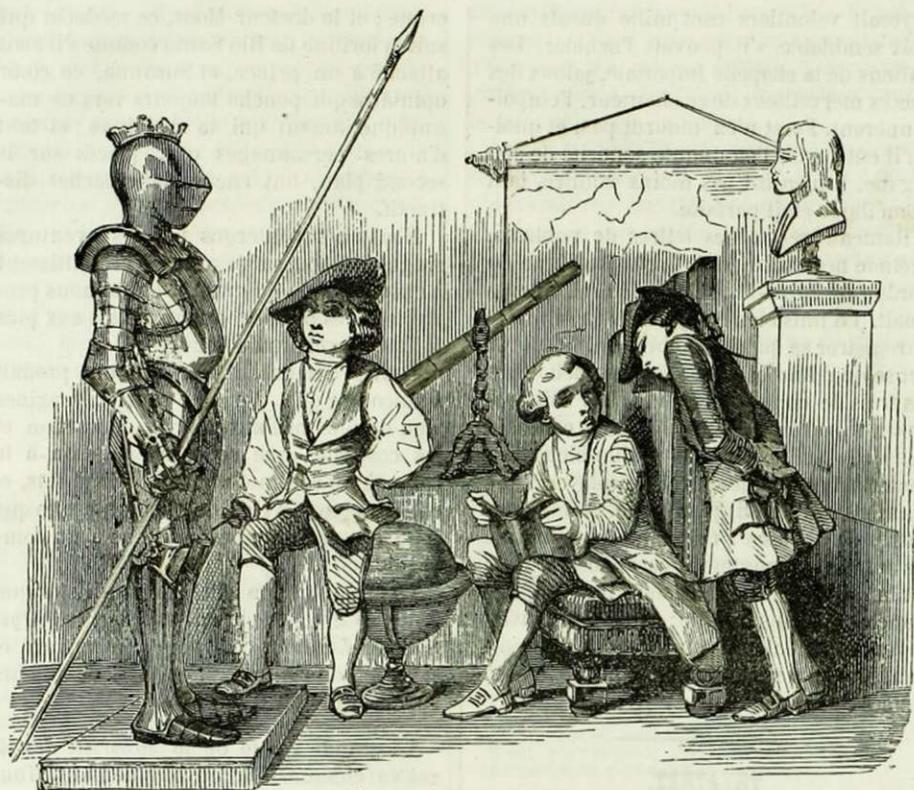
L'administration du Théâtre-Historique a monté avec le plus grand soin ces *Mystères de Londres*, ce drame si émouvant et si rempli de contrastes, et qui est d'ailleurs supérieurement interprété.

La grande vogue de *la Propriété c'est le vol* va chaque jour en augmentant. Tous les soirs, la salle du Vaudeville est comble ; un grand nombre de loges sont louées jusque dans la première semaine de janvier. Les recettes du Vaudeville sont aussi fortes qu'elles puissent l'être. Les vingt-trois premières représentations ont produit près de 80,000 fr.

Un pareil succès est vraiment extraordinaire par le temps qui court ; mais il est justifié par la portée philosophique de cette délicieuse bouffonnerie, où étincellent la raillerie satirique d'Aristophane et la verve joyeuse de Callot.

Un grand nombre de théâtres ont donné des Revues. — La plus importante est celle de la Porte-Saint-Martin, *les Marrons d'Inde*. C'est une fantasmagorie de toutes les excentricités, énormités, joyusetés, et un peu aussi calamités de cette défunte année 1848. — Le succès n'a été que fort contesté, et l'ouvrage ne s'est soutenu que par les splendeurs de la mise en scène.

A ce Numéro est jointe la planche 2401.



ÉTRENNES 1849.

## MAGASIN DES ENFANTS,

n° 1, Boulevard des Italiens, n° 1.

Seul Journal ILLUSTRÉ EN COULEURS qui paraisse en France.

Le dernier numéro du MAGASIN DES ENFANTS vient de paraître. — Le volume de la collection de 1843 est en vente. Au moment des étrennes, cet ouvrage devient un véritable livre d'actualité. C'est un des meilleurs ouvrages qu'on puisse mettre entre les mains des enfants. — C'est non-seulement une lecture pleine d'attrait, une recreation toujours nouvelle, mais c'est aussi un ouvrage sérieux et essentiellement instructif sous une forme amusante. Les illustrations colorées, en parlant à la fois aux yeux et à l'imagination des enfants, ajoutent à la lecture du texte un charme nouveau et une lucidité plus grande. C'est surtout dans une très-intéressante histoire de notre armée française, que cet art nouveau de l'illustration en couleurs a reçu une remarquable application; ainsi, c'est une charmante série de tous les uniformes des armées françaises, divisée par époques et par armes différentes. Cette seule série d'articles, qui composerait un volume plein de verve, d'esprit, de documents curieux, de piquantes notices historiques, est un album de costumes de la plus rigoureuse exactitude. Dans la série des *Esquisses historiques*, M<sup>me</sup> Eugénie Foa, avec ce style si charmant et si naïf qui l'a tant fait aimer des enfants, a écrit, sous la forme de contes et de nouvelles, un véritable cours d'histoire de France.

Les éditeurs du *Magasin des Enfants*, comprenant tout le succès d'actualité que doit obtenir cet ouvrage à l'époque des étrennes, ont réduit à 6 fr. le prix de ce magnifique volume gr. in-8° sur velin, de près de 400 pages et 200 dessins.

Le volume de l'année 1847 se vend au prix de 5 fr. Ensemble, les deux volumes, 10 fr. Relies, 2 fr. en sus par volume. — 2 fr. en sus pour chaque volume (broché) expédié par la poste dans les départements.

Ces deux volumes se vendent : 1° Au bureau du *Magasin des Enfants*, boulevard des Italiens, 1, à Paris; — 2° chez tous les Libraires de la France et de l'Étranger; — 3° en s'adressant aux bureaux des Messageries; — 4° en envoyant au bureau du Journal un bon sur la poste ou un mandat sur Paris.

## LE PETIT COURRIER DES DAMES

Parait tous les cinq jours; sept gravures par mois, — et une double planche de patrons et broderie (grandeur naturelle).

On souscrit au Bureau, BOULEVARD DES ITALIENS, 1, — et chez tous les Directeurs de poste.

A Londres, S. et J. FULLER, 34, Rathbone-place.

Prix pour trois mois: Paris, 9 fr.; les départements, 9 fr. 50; et l'étranger, 10 fr. — Avec une couverture, 50 c. en sus. — Les lettres et envois d'argent doivent être affranchis.

IMPRIMERIE DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.